

UN JOURNAL CATHOLIQUE DANS  
UNE PAROISSE C'EST UNE MIS-  
SION PERPETUELLE. LÉON XIII



FONDÉ EN 1893

PUBLIÉ LE MARDI DE CHAQUE  
SEMAINE

ABONNEMENT

POUR LE CANADA

Un an.....\$1.00  
Six mois......50

POUR LES ÉTATS-UNIS

Un an.....\$1.50  
Six mois......75

POUR L'EUROPE

Un an.....\$1.50  
Six mois.....1.00

Les abonnements sont payable  
d'avance.

Pour cesser de recevoir le jour-  
nal, il faut donner avis au moins un  
mois avant l'expiration de son a-  
bonnement et payer tous les arré-  
rages.

Ceux qui changent d'adresse  
devront nous donner l'ancienne aus-  
si bien que la nouvelle.

Adressez toutes lettres, corres-  
pondances, etc., à

L'IMPARTIAL  
Tignish, Ile du Prince Edouard

L'IMPARTIAL

Tignish, Mardi, 9 Mars, 1909

L'Alcool et le Froid

De tous les préjugés les plus er-  
ronés parmi nous, nous n'en con-  
naissions guère de plus funeste que  
celui de croire que l'alcool a quel-  
que vertu pour garantir des impres-  
sions du froid. Ah ! que de Cana-  
diens périssent tous les hivers, tris-  
tes victimes de ce préjugé ! L'al-  
cool n'est pas plus capable de nous  
réchauffer en hiver que de nous ra-  
fraîchir en été. Il n'y a pas de  
temps dans l'année où l'alcool soit  
plus dommageable que pendant  
l'hiver, et il n'y a pas de saison,  
par conséquent, où vous devriez é-  
tre plus strict à n'en pas prendre.  
L'alcool pour vous garantir du  
froid ! Est-ce que vous ne savez  
donc pas que ce sont là deux de vos  
plus grands ennemis, et que lors-  
qu'ils peuvent se rencontrer chez  
vous, ils se donnent toujours la  
main pour vous ôter la vie. Le  
froid ne peut presque rien contre  
l'homme qui ne boit que de l'eau.  
Car s'il veut attaquer un de ses  
membres, il est aussitôt combattu  
et bientôt repoussé. L'homme qui  
ne boit que de l'eau a le tact fin et  
délicat, sa raison est toujours saine  
et juste, sa volonté puissante, sa  
vie lui est chère, il en connaît la  
valeur, et il la défend jusqu'à la  
dernière extrémité. On ne voit ja-  
mais, ou bien rarement, des hom-  
mes tempérants se laisser geler les  
doigts, les pieds et le visage. Ils  
se débattent, ils se défendent avec  
courage et constance contre leur  
terrible ennemi. Ils le frappent à  
grands coups, jusqu'à ce qu'il ait  
lâché prise ; ils marchent à pas re-  
doublés, ils courent même pour  
mieux échapper à ses atteintes. Il  
en arrive tout le contraire avec  
l'homme qui prend même modéré-  
ment de l'alcool avant d'aller au  
froid ! Pour garantir du froid, il  
faut de l'énergie, de la volonté, des  
forces et de l'attention. Ce sont là  
les armes indispensables pour lui  
résister. Or, l'alcool détruit tou-  
tes ces armes si nécessaires ; car il  
diminue considérablement, s'il n'ô-  
te pas tout à fait l'énergie, la vo-  
lonté et les forces de l'homme, sui-  
vant la quantité plus ou moins  
grande qu'il en a pris. —Exch.

SI VOUS AIMEZ

la bonne lecture intéressante et a-  
musante envoyez-nous douze cents  
et vous recevrez 55 Belles Longues  
Histoires en français par le retour  
du courrier. Adressez : LE JARDIN  
LITTÉRAIRE, P. O. Box 464  
Dépt 143, Manchester, N. H.

L'Immigration

L'une des questions les plus discutées, actuellement dans  
notre pays, est celle de l'immigration.

Depuis nombres d'années le gouvernement fédéral, ainsi  
que les gouvernements provinciaux des différentes provinces  
du Canada, s'efforcent de faire augmenter la population du  
pays. Des sommes considérables d'argent ont été dépensées  
pour nous importer des personnes de l'Europe, qui sou-  
vent laissent beaucoup à désirer comme citoyens.

Il est vrai qu'aucun pays au monde n'a égalé notre immi-  
gration durant semblable période, pas même les États-Unis.  
La population actuelle du Canada est portée à Sept Mil-  
lions d'âmes ; mais en augmentant la population du Canada  
en général et l'ouest plus particulièrement, la province des  
lacs est en train de plaindre que leur population n'augmente pas.  
Cela est dû, en grande partie, à la manie de nos gens de se  
rendre aux États-Unis, où pendant les années passées, on  
croyait que la fortune d'"Uncle Sam" était le pays par  
excellence ; pays où la richesse était en abondance ; où on  
pouvait faire fortune tout de suite.

Espérances déçues !

Les fortunés aux États-Unis, nés dans les provinces mari-  
times du Canada, sont très rares ; mais pour comble de  
malheur, le nombre de personnes, nées dans les provinces  
maritimes du Canada, qui se trouvent dans des conditions  
précaires, aux États-Unis va en augmentant de jour en jour.

Il va sans dire que si des avantages étaient offerts à nos  
gens qui se trouvent aux États-Unis, par nos gouverne-  
ments, nous aurions la satisfaction de revoir un bon contin-  
gent de ces personnes revenir dans leur pays natal.

Nous avons voulu intéresser nos hommes publics sur cette  
question, et tout récemment nous nous rendions à Ottawa,  
pour le but exprès de consulter avec nos représentants sur  
cette importante question.

Notre projet a été bien vu par ceux à qui nous avons  
exposé nos plans. Nous avons l'assurance que des démar-  
ches seront prises pour aider ceux des nôtres qui sont aux  
États-Unis et qui veulent revenir dans leur pays natal.

Un grand nombre de personnes de cette province demeu-  
rent dans les villes manufacturières des États-Unis et ven-  
lent revenir ici, si toutefois ils peuvent se procurer des terres  
pour se livrer à l'agriculture.

L'agriculture est la seule et véritable richesse de notre  
pays. Eh quelle richesse !

Nos terres cultivées comme elles devraient être, sont de  
vraie mines d'or.

Il n'y a pas de pays au monde où l'agriculture peut être  
poursuivie avec plus d'avantage que dans notre belle île St.  
Jean.

L'industrie laitière, qui n'est que dans son enfance, offre  
des avantages exceptionnels pour ceux qui s'y livrent.

Pourquoi donc demeurer dans les villes malsaines des  
États-Unis, renfermer dans les usines malpropres, soumis à  
de rudes labeurs, toujours en crainte de perdre sa "job",  
aller et venir au son de la cloche, enfin être que des  
rouages des machines, tandis que notre beau pays offre de  
beaux et magnifiques terrains, un ciel serein, un climat sa-  
lubre et cette liberté au grand air qui fait du cultivateur le  
roi de la terre ?

Lequel est préférable : Cultivateur, roi, ou esclave des  
manufactures ?

Nous sommes certains que ceux de nos insulaires qui sont  
aux États-Unis qui s'intéressent à l'avenir de leurs enfants,  
désirent revenir au pays natal, aussitôt qu'il leur sera pos-  
sible.

Nos gouvernements vont s'intéresser de cette importante  
question et nous espérons pouvoir saluer un grand nombre  
de nos gens, qui sont maintenant aux États-Unis, dans notre  
belle Acadie, à leur retour.

La Question de Langue

Le *Catholic Register*, l'organe de l'association nommée  
"The Catholic Church Extension Society of Canada" pu-  
bliait un article, dans son numéro du 21 janvier, sous le ti-  
tre de "The Vernacular". L'auteur y veut tout simple-  
ment que les catholiques se résignent facilement à la dispa-  
rition des langues nationales. Il donne pour raison, comme  
si nous avions prétendu le contraire, que le but de l'Église  
n'est pas de sauver aucune langue particulière, mais bien de  
sauver les âmes. Cependant, pour ce qui nous regarde,  
nous les Canadiens français, il est absolument démontré  
que chez les nôtres la perte de la langue française entraîne,  
à peu près toujours, celle de la foi catholique. La Loui-  
siane, nous en fournit une preuve évidente, et l'auteur  
même de l'article l'admet pour des milliers d'immigrants  
aux États-Unis. Alors pourquoi soulever chez nous une  
question, qui a déjà eu assez de retentissement aux États-  
Unis ? L'auteur nous dit que le latin et le grec sont des  
langues mortes et que leur extinction n'a pas précipité la  
chute de l'Église. Sans doute, mais elles sont disparues  
d'elle mêmes, à la longue. Eh bien, si le même sort est  
réservé à notre langue, ce qui est assez vraisemblable,  
qu'on lui laisse au moins la consolation d'avoir une mort  
aussi paisible. Nous espérons que le *Catholic Register* ne  
s'exposera pas à faire tort à son oeuvre en donnant lieu,  
dans nos paisibles provinces de Québec et d'Ontario, à  
de malheureux troubles entre catholiques à propos de langue.  
(De la *Semaine religieuse* de Québec).

Note de la Rédaction.—À la dernière minute nous appren-  
ons avec plaisir que M. l'abbé A. E. Burke, président de la  
"Catholic Church Extension Society of Canada" a écrit au  
Directeur de la *Semaine Religieuse* de Québec au sujet  
de l'article incriminé. Il proteste contre l'interprétation  
qu'on lui a donnée, et fait la déclaration suivante que nous  
sommes heureux d'enregistrer : "Le sens de cet article est  
tout à fait d'accord avec ce que vous réclamez : donner aux  
fidèles des prêtres de leur langue, autant que la chose est  
possible et en nombre suffisant." Le *Messenger Canadien* du  
Sacré-Coeur.

L'Oeuvre du Repatriement

DE L'ACTION SOCIALE

Le député de l'Islet à Ottawa vient de prononcer sur cette  
question un discours fort intéressant. On en trouvera un  
résumé dans notre lettre parlementaire publiée dans une au-  
tre colonne. Nous croyons même qu'en lisant nos lecteurs  
ne songeront pas un contretemps fâcheux qui nous en a fait  
retarder la publication d'une journée.

Le Dr Paquet avait déjà, l'année dernière, saisi les cham-  
bres du même sujet, mais d'une façon plus générale. Cette

fois il arrive plus documenté, sa pensée est plus nettement  
exprimée et nous ne doutons pas qu'avec les renseignements  
qu'on lui a promis, il pourra montrer telle qu'elle est cette  
oeuvre de rapatriement qui, malgré le peu de cas qu'on en  
fait, n'est pourtant pas sans importance.

Parlant des Franco-Américains le Dr Paquet a dit : "Ne  
pas faire les plus grands efforts pour ramener sur le sol ca-  
nadien des populations de cette valeur, ce serait une trahi-  
son sans excuse, une abdication sans dignité, un vrai suicide  
national que rien ne saurait justifier." Cette parole sera  
accueillie avec joie dans la Nouvelle-Angleterre où, depuis  
de longues années, on a plutôt souffert de la froideur des  
relations entre nos deux groupes nationaux. Et nous croyons  
avoir qualité pour en remercier publiquement celui qui  
l'a prononcée.

Pour ce qui est du rapatriement proprement dit, nous a-  
vons dit ce que nous en pensions. Entrepris dans les formes  
voulues il est encore capable d'un succès tel que le gouverne-  
ment canadien ferait bien de s'y intéresser. Cent mille  
Franco-Américains peuvent revenir au pays sans affecter  
trop profondément ceux qui seraient prêts à revenir tenter  
fortune au pays atteignant bien ce chiffre.

Si le rapatriement n'a pas encore réussi comme l'on vou-  
lait c'est peut-être parce que l'on n'a pas pris les bons moy-  
ens de le produire ou encore de l'encourager. Et, sous ce  
rapport, le Dr Paquet a fait d'excellentes suggestions entre  
autres celle d'intéresser au mouvement les sociétés nationa-  
les de là-bas.

Mais ce n'est pas tout. Non seulement il est bon d'inviter  
les Franco-Américains à revenir au pays, mais il faut en-  
core leur garantir chez nous l'accueil auquel ils ont droit.  
S'ils viennent ici dans un but de colonisation il faut leur  
donner des terres, et les leur donner franchement, en les  
protégeant contre les mille et une misères que la politique  
routinière des départements réserve aux colons.

Il ne faut pas oublier que depuis 50 ans qu'il y a des Ca-  
nadiens-français aux États-Unis, il en est revenu chaque an-  
née un certain nombre avec la résolution de s'établir chez  
nous et de se créer un foyer dans l'une ou l'autre de nos  
grandes régions colonisables. Et s'il en est resté quelques-  
uns, combien d'autres sont retournés dans la grande répu-  
blique ? Et les derniers pourquoi sont-ils retournés là-bas ?

Au fond il s'agit moins d'avoir aux États-Unis des a-  
gents de rapatriement nombreux, que d'en avoir de pru-  
dents dont les promesses seront toutes remplies par ceux qui  
les envoient. On admettra qu'il est aussi important de  
s'inquiéter de la réception à faire à ceux que l'on invite que  
du nombre de ceux que l'on désire attirer chez soi.

Jusqu'ici qu'est-ce que l'on a fait sous ce rapport ? Ceux  
qui pourraient répondre à cette question seront bien près de  
croire que nous nous occupons de choses qui ne nous regardent  
pas, que nous voulons parler de politique. Et pour-  
tant, voilà bien une question qu'il importerait d'étudier.

Pour avoir parlé de rapatriement le député de l'Islet a  
été regardé de travers par les hommes de parti, et si sa de-  
mande de renseignements a été accordée à l'unanimité un  
organe ministériel s'est empressé de dire que c'est tout sim-  
plement parce qu'elle n'avait aucune importance politique.  
Que voulez-vous ! Nos moeurs politiques permettent de  
ces choses-là !

J. L. LAFLAMME.

Le Bienheureux Jean Eudes

Sa vie, ses oeuvres, ses miracles

(Pour L'IMPARTIAL)

Au moment où le Souverain Pontife s'apprete à déposer  
sur le front du Vénéérable Père Eudes l'arrote des Bienheu-  
reux, je viens, heureux de remplir du devoir de piété filiale,  
dire un mot aux populations acadiennes de la vie, des  
oeuvres et des miracles de notre glorieux fondateur.

Né à Ri (Normandie) en 1601, le Père Eudes donna, dès  
sa première enfance, des preuves de la sainteté éminente qui  
devait marquer toute sa vie. À l'âge de neuf ans, souffleté  
par un petit camarade, on raconte qu'il tendit immédiatement  
l'autre joue, suivant le conseil du divin Maître.

Mais ce fut surtout à partir du jour de sa première com-  
munion que Dieu répandit sur son âme les flots de cette  
grâce qui devait faire de lui, dans un avenir prochain, l'a-  
pôtre au coeur enflammé de zèle pour la conversion des pé-  
cheurs.

Et la sainte communion dont il venait de se nourrir pour  
la première fois, il continua de la recevoir fréquemment,  
bien qu'à cette époque le Jansénisme fit sous ses efforts pour  
terroriser les fidèles et les éloigner des sacrements de Péni-  
tence et d'Eucharistie.

De plus, à quatorze ans, le Bienheureux, disant adieu à  
toutes les joies et à tous les plaisirs du monde, faisait le  
voeu de chasteté perpétuelle et Dieu sait, avec quel soin et  
quelle vigilance il sut garder l'angélique vertu. Devant lui,  
personne n'aurait osé se permettre une parole risquée et  
malséante, tant la limpidité de son regard et la candeur de  
son innocence en imposaient aux plus libertins. Il fut à  
Caën, sous la direction des P. P. Jésuites, ses études clas-  
siques qu'il avait commencées près d'un bon prêtre qui l'a-  
vait pris en affection, et avait sans doute discerné en lui un  
futur prêtre de Jésus-Christ.

Ses études classiques terminées, entendant résonner au  
fond de son âme l'appel au sacerdoce, il demanda à ses pa-  
rents la permission de répondre à cet appel divin. Or, ceux-  
ci, oublieux du plus sacré des devoirs, lui refusèrent la per-  
mission sollicitée. Mais le Père Eudes se souvenant des pa-  
rolles du Sauveur : "Celui qui aime son père et sa mère plus  
que moi, n'est pas digne de moi," résista avec la dernière é-  
nergie à tous les efforts tentés pour l'engager dans les liens  
du mariage, et se prépara aussitôt à la réception de la to-  
sure et des ordres mineurs.

Ayant reçu ces ordres, il se rendit à Caën pour suivre les  
cours de Théologie à l'Université de cette ville. Les sémi-  
naires n'existaient point alors en France, et les orateurs,  
trop souvent, hélas ! au péril de leur vocation, devaient,  
comme des étudiants ordinaires, venir s'asseoir sur les bancs  
d'une Université quelconque. A Caën, le P. Eudes, témoin  
sans doute de bien des chutes lamentables, craignit pour la  
délicatesse de sa vertu, au contact de ce monde corrompu  
qu'il lui fallait fréquenter. Dès lors, il prit la résolution  
d'entrer dans la congrégation de l'oratoire, fondée quelques  
années auparavant par Monsieur de Bérulle. Après de fortes  
études ascétiques et théologiques qu'il fit près des maî-  
tres éminents qu'il eut à l'oratoire, comme aussi après une  
formation cléricale des plus sérieuses, le Bienheureux fut  
ordonné prêtre. Avec quelle ferveur et quels sentiments de  
gratitude, il célébra pour la première fois l'auguste sacrifice  
de la messe dont il lisait plus tard : "Il faudrait trois éterni-  
tés pour offrir dignement ce mystère ; une pour s'y prépa-  
rer, une pour l'accomplir, une pour remercier."

Une fois élevé au sacerdoce, le Père Eudes voulut pour-  
suivre sa préparation à l'apostolat et au ministère sacré au-

prés des âmes, par de nouvelles études et des oraisons enco-  
re plus ferventes. Il était d'ailleurs très fatigué, et ses su-  
périeurs lui imposèrent un repos de deux ans à la maison de  
campagne que les oratoires possédaient auprès de Paris.

Cependant le repos coulait à cette nature d'élite, et la  
nouvelle survenant que la peste ravageait le diocèse de Sees,  
il sollicita immédiatement la permission d'aller se dévouer  
au service des pestiférés. A son arrivée dans les lieux con-  
taminés, il ne trouva personne qui le voulût. Il dut aller  
frapper à la porte d'un pauvre prêtre qui consentit à le re-  
cevoir, malgré son propre dénuement. Depuis le 25 Août  
1627 jusqu'à la Toussaint, les deux apôtres se prodiguèrent  
pour distribuer aux moribonds les services religieux. Le  
fléau ayant cessé ses ravages dans la campagne, le Bienheu-  
reux reçut l'ordre de se retirer à l'oratoire de Caën. Mais  
à peine se retrouvait-il dans cette ville que la peste s'y dé-  
clara. De nouveau le Père Eudes reprit son ministère de  
charité sublime. Pour ne pas exposer ses confrères à la con-  
tagion, il dormait la nuit dans un tonneau, au milieu d'une  
paille qui fut longtemps appelée ; le Pré du Saint.

Pourtant le Bienheureux voyait avec peine l'institut de  
l'oratoire, pour lequel il avait la plus profonde estime et la  
plus grande affection, subir l'influence janséniste. Ayant  
consulté de pieux personnages et ne se trouvant lié par au-  
cun voeu, puisqu'à l'oratoire il n'y a pas de voeux, le P.  
Eudes se résolut à quitter cette congrégation pour se vouer  
corps et âme à la fondation des séminaires. C'était bien là,  
en effet, une oeuvre opportune, s'il en fut jamais et le con-  
cile de Trente en avait proclamé l'absolue nécessité.

Ce fut en 1643 qu'il jeta les bases de sa congrégation de  
prêtres de Jésus et Marie, pour réaliser le but qu'il se pro-  
posait, à l'exemple de M. Olier, l'illustre fondateur de  
Saint Sulpice et de Saint Vincent de Paul, le grand apôtre  
de la charité. Comme eux, le P. Eudes voulait travailler à  
régénérer et à purifier la nation sainte et le sacerdoce de Jé-  
sus-Christ, trop souvent alors conféré à des incapables et mé-  
me à des indignes. Une telle oeuvre est assurément bien dif-  
ficile. Mais, n'est ce pas, suivant les expressions du Bienheu-  
reux, "sauver les sauveurs, diriger les directeurs, enseigner  
les docteurs, les pasteurs, éclairer ceux qui sont la lumière du  
monde, sanctifier les sanctificateurs de l'Église, et faire, dans  
sa hiérarchie, ce que les chérubins et les séraphins font au  
ciel." Il ajoutait, toujours relativement au but à atteindre :  
"C'est une oeuvre préférable à tout ce que l'on peut faire à  
dehors, même aux missions." Dans cette pensée, en 1643  
il fonda le séminaire de Caën et bientôt il établissait pres-  
qu'en même temps les séminaires de Contances, de Lisieux,  
de Rouen, d'Evreux et de Rennes.

Mais si en instituant sa Congrégation de P. Eudes lui  
donnait comme fin principale la direction des grands sémi-  
naires et la sanctification du clergé, il n'exclut ni les pe-  
tits séminaires, ni les collèges où se recrutent les futurs lé-  
vites et se préservent les vocations sacerdotales. Il n'ex-  
cluait pas davantage les paroisses et l'oeuvre si importante  
des missions. C'est ainsi que malgré ses occupations multi-  
ples et ses nombreux ouvrages de spiritualité et d'ascétisme,  
on a calculé qu'il présida lui-même à cent douze missions  
dont chacune durait au moins de sept à huit semaines.

Cela ne suffisait point encore à son zèle. En même temps  
qu'il fondait sa congrégation de prêtres,—le saint homme,  
c'est ainsi que la vénération publique le désignait déjà—éta-  
blissait aussi l'Institut de Notre Dame de charité. En réalité,  
ces deux fondations simultanées s'harmonisaient parfaite-  
ment dans l'esprit du P. Eudes et concouraient à une fin com-  
mune ; sauver les âmes rachetées dans le sang de Jésus-Christ.

D'une part, pendant que ses missionnaires iraient prêcher  
partout les miséricordes du Sacré-Coeur dont il va devenir  
l'ardent apôtre, comme je le montrerai dans un prochain ar-  
ticle, de l'autre, ses religieuses, les lèvres empoignées de  
l'Eucharistie, le coeur élargi par l'amour de Dieu et l'im-  
mense pitié qu'il saura leur inspirer pour les pécheurs, em-  
ploieraient leur dévouement à relever de la fange du vice  
les pauvres âmes tombées.

A vrai dire, cet ordre de Notre Dame de charité s'est  
scindé, en deux dans le cours du temps. Il a en effet, don-  
né naissance à un tronç vigoureux, le bon Pasteur d'An-  
gers, établi, en 1829, à la prière de Mgr Montanet des-Is-  
par la vénérable Marie de Sainte Euphrasie Pelletier.

Quoi qu'il en soit, dans les maisons de l'ordre primitif  
comme dans celles si florissantes et si prospères du bon Pas-  
teur d'Angers, l'esprit du P. Eudes à survécu aux diffé-  
rences apportées par temps et les circonstances, et dans tou-  
tes, sa mémoire est toujours bénie et vénéral.

A BRAUD  
prêtre eudiste,

(A suivre)

Une visite au bureau des archives à  
Ottawa

De passage à Ottawa, il y a quel-  
ques semaines, nous avons eu le  
plaisir de serrer la main à notre es-  
timable confrère et généalogiste a-  
cadien, M. Placide Gaudet. M.  
Gaudet est toujours heureux de  
rencontrer des Acadiens de l'Acad-  
die, et nous étions heureux de voir  
avec quel empressement il s'inté-  
ressait à nous, pour nous faire visi-  
ter le bureau des archives, départe-  
ment où il est employé.

Visiter le bureau des archives du  
Canada ! il faudrait au moins deux  
mois pour se familiariser et prendre  
connaissance des milliers de choses  
qui s'y trouvent, si intéressantes et  
instructives pour nous Acadiens.

Veut-on connaître quelque fait  
historique sur l'histoire de sa fa-  
mille ? M. Gaudet vous conduit  
là où, à loisir, vous pouvez voir les  
détails de tout ce qui a transpiré  
dans les temps où nos premiers pa-  
rents se rendaient en Acadie pour  
y implanter l'emblème du christia-  
nisme, laissant derrière eux l'ai-  
sance et le beau pays de la France,  
pour se perdre dans les forêts du  
nouveau monde, tout pour la gloire  
de Dieu et de la mère patrie.

M. Gaudet, tout en nous mon-  
trant les différents départements du  
bureau, nous explique, et qui peut  
mieux le faire que Placide ? les  
incidents anecdotiques qui font de  
notre histoire l'une des plus belles

au monde.

C'est à regret que nous sommes  
forcé de nous séparer de notre ami,  
nous promettant bien si toutefois la  
providence nous permet de revoir  
Ottawa, que nous nous donnerons  
le plaisir de passer plusieurs  
heures dans cet intéressant départe-  
ment.

Road Inspector's Sale

—OF—  
JOHN T. MURPHY'S BRIDGE,  
NEWTON.

I will sell by Public Auction on  
Saturday, the 13th day of March,  
1909, at 1 o'clock, p. m., the re-  
building of the Bridge at John T.  
Murphy's, Newton.

CHARLES MACFARLANE,  
Road Inspector

AGENTS WANTED

To sell the Empire Cream Sepa-  
rator on P. E. I. on salery or com-  
mission for full Particulars write  
J. P. Tanton Summerside.  
General Manager for the Empire  
Cream separator Co., of Canada  
Limited Toronto.

Lax-ets 5 C Sweet to Eat  
A Candy Sweet Laxative